



Opinion  
Publique.

LA  
Foudre.

---

N<sup>o</sup> 5. — 25 Juin 1823.

---

ÉCLAIRS.

*Translation du Roi à Cadix. — Dernier soupir de la révolution, — Poésias de M. Saintine. — Esprit religieux des Espagnols. — Galanterie des libéraux. — Les trois Anglaises. — Les Escamoteurs. — Sanmiguel. — Vol des vases sacrés. — Les hommes libres. — Le Miquelet royaliste. — Lithographie. — Annonce.*

---

TRANSLATION DU ROI D'ESPAGNE A CADIX.

La révolution espagnole est aux abois : elle fuit, elle cède de toutes parts. Sa chute est si prompte, qu'on serait tenté de croire qu'elle s'abandonne et qu'elle se trahit elle-même. Fille de l'anarchie, ne pouvant produire par elle-même que le néant, la seule ressource qui lui reste est dans la légitimité, qu'elle retient prisonnière. Étrange contradiction ! les Rois ne sont rien à ses yeux, et ce-

pendant elle se fait un appui et comme un rempart des regrets dont les peuples accompagnaient la royauté captive : car Ferdinand, chargé des chaînes de la révolution, n'en est pas moins le Roi que vénère et que reconnaît l'Espagne. La révolution redoute cette vérité ; et dans son orgueil, elle croit s'entourer des pompes du trône partout où elle peut montrer à ses côtés une ombre vaine du trône. C'est ainsi qu'elle cherche à se parer de l'éclat de sa victime. Mais elle a une autre espérance, et cet espoir la couvre de honte et d'ignominie : elle se fait une gloire de prouver qu'on ne la croit pas à tort férece et perfide ; elle semble dire à ses vainqueurs : « Une victime « est en mon pouvoir ; je puis à chaque instant l'immo- « ler ; le glaive est suspendu sur sa tête : votre dernier « triomphe sera le signal du dernier sacrifice. » Voilà le langage révolutionnaire dans toute son atroce énergie.

Cependant la révolution s'enfuit à travers l'Espagne, emportant avec elle sa constitution en lambeaux. Chassée de Madrid, elle se sauve à Séville. On ne lui donne pas le temps de se reposer ; mais chaque fois qu'elle fait halte, elle dresse une table de proscriptions ; et, comme les Parthes, elle lance en fuyant des flèches empoisonnées. Son séjour à Séville a été signalé par le désordre : c'est là qu'elle a rendu un décret qui prononce la peine de mort contre tous ceux qui publieraient des nouvelles défavorables, ou en d'autres termes contre tous ceux qui parleraient des succès de l'armée française. ( On croirait que les journaux libéraux français se sont soumis à cette loi. ) Elle a de plus supprimé la liberté de la presse.

L'armée française approche ; les cortès quittent Séville et fuient en toute hâte à Cadix, emportant avec elles tout l'attirail révolutionnaire, c'est-à-dire après avoir pillé les caisses publiques et dépouillé les églises de leurs vases sacrés et de leurs ornemens ; et cependant elles sont réduites, pour équiper une armée qu'elles espèrent mettre

sur pied, de traiter, en donnant caution, avec un fournisseur (1) subalterne, et de lui délivrer des lettres de change payables sur les contributions à venir.

C'est dans cet appareil que la révolution se présente aux portes de Cadix. Ce n'est pas un vaincu superbe après sa défaite, et conservant encore jusque dans son humiliation des marques de sa grandeur; ce n'est pas non plus par des hymnes consolateurs qu'elle va être accueillie: c'est un monstre hideux, exténué de fatigue et d'inanition, et qui se traîne tout sanglant jusques à son dernier repaire, menant à sa suite des ôtages sacrés, objets des vœux et des alarmes de toute l'Espagne. Est-ce donc dans une pareille attitude et avec de si lâches souvenirs que les cortès espèrent ranimer l'enthousiasme éteint de leurs sectaires! La révolution espagnole ne trouvera plus de partisans, car elle n'a plus ni or ni places à donner. On livre son sang et sa vie pour défendre ce qui est légitime et juste! on meurt pour la gloire! on ne meurt pas pour la honte.

Que l'Europe se rassure: la révolution entraîne avec elle le trouble et l'épouvante; elle porte en elle son principe de mort. Ni les murs de Cadix, ni les flots de la mer ne la sauveront pas. Ne pouvant pas combattre, elle est perdue, par cela même qu'elle ne peut plus fuir. Les généreux habitans de cette ville opulente ne voudront pas sacrifier leurs richesses et leur sang pour une cause que toute l'Espagne repousse hautement. A peine quelques jours se seront écoulés, que des mécontentemens violens éclateront de toutes parts: peut-être même, lorsque l'armée française approchera des murs de Cadix, les cortès en seront ignominieusement chassées. Est-il raisonnable de croire que Cadix se croit capable de faire tête à toutes les puissances de l'Europe! Ce serait d'ailleurs ici une ré-

---

(1) Ces détails sont tirés de deux lettres écrites par des officiers de l'armée française, en date des 22 mai et 11 juin.

sistance sans but : car toute communication devenant, par le fait, impossible entre la révolution et ce qui reste de révolutionnaires épars dans le reste de l'Espagne, le parti des cortès, bloqué dans Cadix, ne pourrait que prolonger de quelques jours son agonie, mais ne saurait échapper au destin qui l'attend.

Le rapprochement entre deux époques entièrement dissemblables ne fait qu'ajouter un nouveau poids aux conjectures qui prédisent à l'avance la prochaine destruction des cortès dans leur dernier refuge. Car si Cadix, soutenu par l'enthousiasme de toute l'Espagne, par la flotte et par l'or de l'Angleterre, a eu peine à résister à la valeur française, comment Cadix pourra-t-il tenir aujourd'hui, seulement durant quelques jours, et contre les dissensions intestines que les cortès introduiront dans ses murs, et contre la voix de l'Espagne tout entière, qui accuserait sa résistance de perfidie, et contre l'ardeur de notre armée qui vole plutôt qu'elle ne marche à la victoire ! Ainsi l'avenir se trouve ici prédit par le passé.

Que si les cortès, échappant à la valeur française, cherchent un refuge en fuyant à travers les mers, ils iront seuls à Ceuta. L'Espagne tout entière restera en Europe ; ils n'emporteront d'elle en Afrique que sa haine. Qu'ils prêchent, s'ils veulent, sur des rochers déserts leur démagogue système : ils ne seront interrompus que par la voix des lions et des tigres. Mais qu'ils se hâtent de rendre leurs augustes victimes, s'ils craignent de joindre à toutes les malédictions qui les poursuivent celles de leurs propres sectaires. Alors la France et l'Espagne applaudiront à leur fuite ; alors on dira avec raison que le despotisme ne peut plus se naturaliser en Europe, puisque ce sera pour la seconde fois que, pressé par la fortune et la haine des peuples, il se sera sauvé à travers les flots de l'Océan.

**LITTÉRATURE.— POÉSIE.**

*Poèmes, Odes, Épîtres, et Poésies diverses ;*  
par X. B. Saintine. (1)

Chargé d'examiner le volume des poésies de M. X. Saintine, je sens avant tout le besoin de laver ce jeune favori d'Apollon des éloges que plusieurs feuilles libérales lui ont prodigués au profit de la faction dont elles sont les organes. Vainement un écrivain se couvrirait de l'égide du talent, si nous ne voyions en lui qu'un auxiliaire de la révolution, nous aimerions mieux garder un sévère silence que de mêler nos applaudissemens à ceux des ennemis de la monarchie et de la religion. Je me plais à déclarer que tel n'est point M. Saintine. Sans doute, on peut lui reprocher de ne s'être pas toujours assez tenu en garde contre les séductions d'une fausse philosophie, et, dans ses rêves poétiques, d'avoir pris pour la liberté je ne sais quel fantôme qui n'en a que le manteau, et après lequel se précipitent aujourd'hui une foule d'insensés qui reculeraient d'effroi s'ils le voyaient à découvert. M. Saintine est jeune; il est dans cet âge heureux où l'âme s'ouvre avec confiance à tout ce qui porte un air de grandeur et de générosité. Ce noble abandon est presque louable. Laissons au temps le soin de l'en guérir. L'expérience n'est que trop hative : il passe si vite, l'âge des illusions ! Félicitons-nous de ce que, au milieu même de ses erreurs, cet écrivain conserve toujours un caractère de bonne foi et de modération qui leur enlève ce qu'elle pourraient avoir de dangereux. On se fâche quelquefois contre le livre, mais jamais contre l'auteur. C'est l'heureux privilège de la candeur et de la sincérité.

Le pouvoir, dans la sécurité de son orgueil, dédaigne trop souvent l'influence de la littérature ; non content de

---

(1) Un volume. A Paris, chez Ladvocat.

la traiter avec mépris, il se l'aliène quelquefois par des injustices. Les partis ont un instinct plus sûr : clairvoyans par besoin, ils apprécient très-bien l'immense autorité de la parole écrite, et s'en font une arme, à la longue, presque toujours victorieuse. Aussi les voit-on caresser avec hypocrisie les jeunes talens, et chercher à les débaucher dans leur fleur par toute sorte de séductions. Tôt ou tard naissent les fruits de cette alliance adultère. Les ouvrages de l'auteur réfléchissent malgré lui les nouvelles couleurs qu'il a adoptées; les principes subversifs circulent dans la société sous le couvert de son génie, et s'introduisent sans peine dans les familles à la faveur de son crédit et à la recommandation de son nom. Il n'est point d'erreurs qui ne finissent par s'établir lorsque des esprits supérieurs se chargent de leur établissement. Les cerveaux humains ne sont, pour la plupart, que des échos propres à répercuter les idées de quelques intelligences privilégiées.

M. Saintine devait s'attendre, plus que personne, aux avances et aux cajoleries des journaux de la révolution. Il est naturel qu'ils s'empressent de courtiser un écrivain qui par ses essais s'est presque placé au rang des maîtres : ce serait pour eux une précieuse conquête. Mais il faut voir dans leurs éloges intéressés plutôt un appât qu'une récompense : grâce au ciel, il n'a pas encore mérité leurs louanges. Qu'y a-t-il en effet entre eux et lui ? où sont les titres de leur alliance ? où en sont même les indices ? Est-ce dans son culte pour la liberté ? mais, qu'on se rassure, la liberté à laquelle M. Saintine sacrifie n'est ni celle de 93, ni celle de Buonaparte : c'est celle que l'auguste fondateur de la Charte a établie et dont les royalistes sont les plus ardens adorateurs.

Qu'on me dise si l'auteur des vers suivans est de la famille des libéraux !

Redoutez le pouvoir qui suit la liberté.

Il faut flatter le peuple après l'avoir dompté ;

Il lui faut des hochets, de la gloire et des fêtes.  
La Liberté mourante enfante les conquêtes.

Ainsi Napoléon a su dorer nos fers,  
Se lavant de sa honte aux yeux de l'univers,  
Déserteur de Varus, l'oiseau du Capitole,  
Secouant ses débris, s'élançe de la Gaule,  
Sous un nouveau César prend un nouvel essor,  
Et sur le monde entier veut dominer encor.  
Mais tandis qu'au dehors la France glorieuse  
Voyait de toutes parts l'aigle victorieuse  
Foudroyer, en courant, les peuples effrayés,  
Au dedans, ses succès étaient tous expiés.  
Sous sa gloire pesante accablée elle-même,  
Un crêpe enveloppait son triple diadème ;  
Ses mains portaient des fers, et son manteau brillant  
N'entourait de splendeur qu'un corps faible et mourant.  
Tels on voit ces tombeaux qu'un vain luxe décore :  
L'albâtre, les métaux, le marbre, osent encore  
Y couvrir le néant d'un vêtement d'orgueil.  
Mais écartez ce voile et brisez ce cercueil :  
Que cachait tant d'éclat ? la mort et les ténèbres.

Et le *Constitutionnel* a loué M. Saintine ! Voilà cependant une manière de voir qui n'est pas tout-à-fait celle du *Constitutionnel*.

Comme poëte, M. Saintine est encore plus irréprochable. Sa versification est savante à la fois et naturelle ; il se sert avec bonheur de tous les artifices du style, habile à varier le tour de ses phrases, à cadencer la période, comme à renfermer sa pensée dans un petit nombre de syllabes. Ses discours académiques même sont exempts de manière. J'aime à voir que les vers coulent de son âme avec abondance, et qu'ils ne portent point l'empreinte du marteau et des tenailles : il a quelquefois un laisser-aller dont on a presque perdu le secret depuis La Fontaine. Beaucoup d'écrivains aujourd'hui veulent être sublimes dans chaque hémistiche, profonds dans chaque syllabe : ils ne sont

qu'ennuyeux. Ceux qui ont étudié le système poétique de nos devanciers savent combien la simplicité répand de charmes sur un écrit ; ils connaissent le prix d'une certaine négligence délicieuse qui enchante comme sans le vouloir ; ils écrivent pour la terre , et ne s'obstinent pas à planer toujours dans les nues. C'est chez Racine qu'on rencontre de temps en temps des vers sans inversions , des pensées de tous les jours , des sentimens populaires exprimés d'une manière presque populaire ; mais dans Thomas , chaque vers pris séparément a une attitude bien plus fière , chaque mot est une sentence. Grande erreur que de croire que l'homme puisse toujours admirer ! Chez lui tout a des bornes.

Le volume de M. Saintine s'ouvre par un poëme où l'on retrouve avec plaisir le faire des anciens ; on y sent le doux parfum de l'antiquité. Il a placé la scène dans l'île de Délos , et lui-même semble s'y être transporté , tant il décrit avec vérité les sensations du jeune Grec , à qui il prête un récit très-intéressant.

Le même volume renferme des pièces de divers genres , qui toutes sont d'un poëte : plusieurs discours couronnés par l'académie , quelques épîtres pleines de ce badinage philosophique que Voltaire a mis à la mode , enfin des odes où la muse de M. Saintine s'élève à une grande hauteur. Après *la Fille de Riga* , la meilleure de ses odes est sans contredit celle qu'il a composée sur la mort d'un jeune poëte : on ne peut la lire sans attendrissement ; elle est parée de toutes les grâces de la mélancolie. Qu'on en juge par le début :

De l'horrible Apennin osant tenter la cime ,

L'aiglon essaie un vol audacieux.

Il s'élance ; un trait siffle.... Il tombe dans l'abime

En regardant les cieux.

Aux bords du frais Caïstre , aux rives du Méandre ,

On vit jadis des cygnes accourir ;

Leur voix devint flexible , et leur chant pur et tendre ,  
Puis on les vit mourir.

Ainsi , quand le poëte , en son jeune délire ,  
Va préluder à son premier accord ,  
Le son harmonieux de sa naissante lyre  
Semble éveiller la Mort.

On croit voir du Cynthus quelque Muse funèbre  
Vers lui descendre , une lyre à la main ,  
S'écriant : Hâte-toi de devenir célèbre :  
Il n'est plus temps demain !

Ou plutôt , dieu des vers , dieu cruel d'Aonie ,  
Peu de mortels , pour ton culte formés ,  
Renferment dans leur sein les foudres du génie ,  
Sans tomber consumés.

On distinguera parmi ces poésies le morceau charmant intitulé *les Petits Oiseaux*, et le poëme anacréontique de *l'Amour égaré*.

Nous ne sommes plus dans ces temps où un quatrain ouvrait les portes de l'académie , et où Paris et les provinces étaient dans l'attente d'un distique comme d'un événement important : c'était l'âge d'or de la littérature. Aujourd'hui un poëme épique passe sans qu'on daigne tourner la tête ; mais advienne de temps en temps un volume tel que celui de M. Saintine , et l'on n'aura pas long-temps à reprocher au goût du public cet abandon du plus noble des plaisirs , cette infidélité au plus agréable des arts : la paix sera bientôt faite entre le siècle et la poésie.

J. J. A...

---

## DE L'ESPRIT RELIGIEUX EN ESPAGNE

ET DE SON INFLUENCE SUR LA LIBERTÉ DU PEUPLE ESPAGNOL.

La nation espagnole , restée jeune par ses mœurs et par ses croyances , tandis que les autres nations ont vieilli au-

tour d'elle, est une espèce de phénomène historique. Il manque à l'Espagne, il est vrai, les arts et l'industrie de ses voisins ; mais l'Espagne possède encore ce que ses voisins n'ont plus, la religion, la fidélité et la patience. Le temps, qui dévore les peuples, n'a fait que la fortifier elle-même. Elle regarde avec un œil de dédain les innovations qui agitent le monde ; et soit indolence ou fierté, elle aime mieux conserver ce qu'elle a, que de s'exposer à le perdre, en acquérant ce qui lui manque. Après avoir résisté plus d'une fois à la puissance gigantesque de Rome, après avoir combattu pendant huit cents ans les Maures, qui envahissaient son territoire sans pouvoir triompher de sa liberté, elle reçut le christianisme, dont les divins préceptes lui furent enseignés par Récarède, un de ses premiers rois. Mille ans de souffrances et de combats l'avaient purifiée, et comme préparée à recevoir la civilisation de l'évangile. A peine formée, et lorsqu'elle reconnut qu'elle était un peuple, elle s'isola ; et ni les pompes ni le luxe de Rome vieillie ne purent la séduire, ni la féerie brillante du coran ne put se mêler à ses croyances. La féodalité, ce génie barbare du moyen âge, la respecta, et elle n'emprunta de lui que ce qu'il fallait accorder aux nécessités du temps. Tandis que la France, agitée par les factions, passait par des fortunes diverses, l'Espagne restait immobile ; ou si quelquefois l'ambition s'agitait autour du trône, ce mouvement, qui ébranlait le sommet de la société, ne descendait point jusqu'à la base. Quand elle envoya ses soldats pour conquérir l'Amérique, elle prit au Nouveau-Monde ses trésors, mais elle ne reçut aucun contact de la civilisation primitive de ces jeunes contrées ; ses vaisseaux, en rentrant dans ses ports, ne rapportèrent pas de l'autre hémisphère les germes des révolutions.

Mais ce qui met surtout l'Espagne à part de tous les autres peuples de l'Europe, c'est sa persévérance dans les dogmes du catholicisme. Que cette persévérance ait été

plus ou moins favorisée par l'inquisition, c'est ce que je n'examine pas. Je pense d'ailleurs que les rigueurs de ce tribunal n'auraient fait que servir l'ardeur des hérésies, si les mœurs espagnoles avaient été disposées à les accueillir. Il me suffit seulement que le fait matériel de la persévérance dans le catholicisme existe chez l'histoire de cette contrée, pour qu'il soit permis d'entrevoir toutes les conséquences qui doivent en résulter pour l'époque actuelle de l'Espagne. Ainsi, tandis que la France au 18<sup>e</sup> siècle, rassasiée de toutes les gloires et de tous les plaisirs, cherchait une jouissance coupable en se faisant un jouet de la religion et de la morale, l'Espagne, dédaignant ces folies d'un peuple léger, restait fidèle au culte de ses aïeux. Notre révolution, comme un volcan dont elle pouvait apercevoir la sinistre lueur du haut des Pyrénées, éclata sans lui causer aucune secousse. Quelques jours plus tard, elle donna l'exemple mémorable d'une nation qui seule reste vierge de la conquête, lorsque toutes les autres nations, s'empressant sous le joug, semblaient attacher une espèce de gloire à le subir, par l'impossibilité même de l'éviter.

Cet événement, le plus mémorable du 19<sup>e</sup> siècle, annonça d'une manière solennelle que l'Espagne était, par ses mœurs, et si l'on veut par l'état de sa civilisation, une nation isolée en Europe. Peut-être dédaignait-elle alors de subir le joug de la civilisation européenne, comme elle dédaignait la servitude dorée qui lui était offerte par le vainqueur du monde. Aussi, et quelques jours plus tard, et lorsqu'en avançant dans le siècle, les nations égarées s'offraient comme d'elles-mêmes à une autre servitude, on ne devait point s'attendre que, si une partie de sa population, trompée par quelques fanatiques, acceptait la révolution, elle l'accepterait aux mêmes conditions. La constitution, qui n'avait point été un outrage à la royauté

et à l'état social, lorsqu'en 1812 elle était devenue le palladium de l'indépendance espagnole, devint tout à coup un monument monstrueux, quand, en 1820, le génie révolutionnaire se montra aux yeux de l'Espagne alarmée. En 1812, cette constitution des cortès n'était en quelque sorte qu'une nouvelle édition du livre des vieilles libertés espagnoles : en 1820, elle ne fut plus qu'un brandon de discorde et un foyer d'anarchie, car alors elle n'accueillait que les violences de la démocratie, et elle rejetait avec un égal dédain l'aristocratie et la royauté. Alors, la consécration du culte catholique, exprimée dans la constitution, fut une concession inouïe, que le génie révolutionnaire fut forcé de faire au génie espagnol ; mais cette concession, qui ne put séduire un peuple fidèle, devint l'écueil de la révolution, parce qu'elle la mit en contradiction avec elle-même.

Cette contradiction s'est multipliée de toutes parts, lorsqu'on a voulu faire marcher révolutionnairement la constitution des cortès : les principes religieux qu'elle contenait dans son sein, au lieu de hâter sa marche, n'ont fait que l'entraver.

Ainsi, c'est à la vigueur que les principes religieux ont conservée en Espagne, qu'il faut surtout attribuer la force d'inertie que l'Espagne a offerte à la révolution, comme c'était à ces principes qu'elle avait dû la conservation de ses mœurs et de sa liberté.

Si les principes religieux ont conservé à l'Espagne sa liberté, n'est-il pas vrai de dire par analogie que la France ne recouvrera la liberté, qui lui a été enlevée par la révolution et le despotisme, que par un retour sincère aux principes religieux.



## MOEURS.

## LA GALANTERIE LIBÉRALE.

Pendant plusieurs siècles les Français ont été justement renommés pour leur galanterie. Dans les temps chevaleresques, c'était en faisant proclamer partout la beauté de leurs dames, en livrant cent combats pour elles, que nos preux la prouvaient. La civilisation ayant adouci les mœurs, la galanterie ne s'exprima plus que par une politesse exquise, par des flatteries délicates, par des attentions gracieuses qui descendirent de la cour jusque dans les classes moyennes de la société. Ce tendre respect, ces égards soutenus pour le sexe, ne périrent qu'avec la monarchie. Lorsque nos compatriotes en délire eurent parodié les anciennes républiques, les femmes n'eurent plus aucune espèce d'influence sur les mœurs. Elles ne pouvaient se montrer au milieu des folies sanglantes et des dégoûtantes saturnales de nos Brutus improvisés. De tels hommes ne pouvaient prodiguer à la vertu que des outrages, aux grâces que de grossières insultes.

Nous sommes rentrés sous le sceptre adoré des Bourbons, et la France a repris quelques-unes de ces qualités brillantes qui lui avaient conquis les suffrages de l'univers. La galanterie cependant ne s'est pas encore montrée telle que nous l'avons connue jadis. On voit encore des élégans du jour lorgner insolemment les femmes ou les poursuivre de propos équivoques. Les hommes qui ont conservé les anciennes habitudes de la bonne société se comptent encore, et nos belles continuent à dire, lorsqu'elles sont l'objet d'hommages décens et de soins empressés : Voilà un homme de l'ancien régime.

Honneur donc à ceux qui veulent faire revivre la galanterie française. Nous ne demandons pas qu'on dise à une femme, en lui offrant une fleur fraîchement éclose : *Je vous rends à vous-même* ; nous n'exigeons pas même

que l'on voie toujours *une femme dans une rose* : nous voulons seulement dire, avec Legouvé, à ceux qui calomnient sans cesse la plus belle moitié du genre humain :

.....Si la voix du sang n'est pas une chimère,  
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

Savez-vous au reste quels sont les chevaliers courtois qui viennent les premiers de rentrer dans la lice pour rompre des lances en l'honneur des dames? ce sont les patriotes du *Constitutionnel*, du *Pilote* et de quelques autres boutiques semblables.

Trois ou quatre femmes étrangères, qui se mêlaient à Paris de toute autre chose que de leurs ménages ou de leurs toilettes, ont été poliment priées d'aller tenir hors de France leurs clubs politiques. Soudain un essaim de défenseurs s'est levé. Les belles exilées sont toutes fort intéressantes. L'une est la plus aimable, l'autre la meilleure de toutes les femmes. Des barbares seuls ont pu proscrire de semblables divinités. Et combien ces généreuses réclamations étonnent, lorsqu'on les voit élevées par les mêmes hommes qui ont poursuivi de leurs insolens sarcasmes d'augustes héroïnes, lorsque l'on voit des Anglaises défendues par le même parti qui montrait son esprit national en lançant des gros sous à la tête des actrices que Londres nous avait envoyées. Espérons que les Françaises auront aussi leur part dans la galanterie de ces messieurs; M. de Jouy leur en donne, je crois, l'exemple, car l'un des chapitres qu'il a écrits en prison est intitulé : *Ninette, ou la Fille de bonne volonté*. Cela promet.

---

### LES GRANDS ESCAMOTEURS.

L'escamotage n'est plus une science populaire; les malheureux saltimbanques qui amassent, au son du tambour, quelques spectateurs déguenillés pour leur jeter de la

poudre aux yeux , ont été surpassés depuis long temps par des escamoteurs infiniment plus relevés. Il ne s'agit pas de muscades , mais de trônes et de rois qu'on veut faire disparaître sans que le peuple s'en aperçoive. Les tours ont été exécutés ; ils n'ont pas tous réussi , et maintenant tout fait espérer qu'on n'en fera plus.

Les cortès d'Espagne et de Portugal avaient réuni sur les places publiques de Madrid et de Lisbonne une foule hébétée , et ces hardis charlatans voulaient leur persuader que des pierres valaient mieux qu'un roi. Le *stupidum vulgus* se mit à crier bravo ! Alors les escamoteurs furent mettre leurs grands costumes d'oripau , et par la vertu de leur baguette ils se firent régens des deux royaumes. Les peuples , un instant éblouis , crurent que ces misérables saltimbanques allaient produire des miracles ; les charlatans firent la parade , et la famille royale fut escamotée aux yeux des spectateurs. Cependant les hommes clairvoyans jetèrent un cri d'alarme , le canon se fit entendre , les Français arrivèrent pour chasser les usurpateurs ; tous les faiseurs de tours se sauvèrent et la justice fit tomber les masques.

Plusieurs escamoteurs, voyant que les choses allaient mal , prirent leurs précautions : San Miguel escamota les vases sacrés ; Mina escamota l'argent du peuple espagnol , et fit marcher à coups de sabre les volontaires qui n'attendaient que l'occasion de s'escamoter de ses mains ; les ministres escamotèrent des portefeuilles ; enfin , l'Espagne devint une grande place publique où chaque intrigant se livrait avec fureur à l'art de la soustraction. Nos journaux libéraux, qui n'ont jamais pu escamoter la raison ni la vérité , soutinrent de tout le poids de leurs mensonges les charlatans espagnols ; on imposa silence à quelques-uns d'entre eux , et les impostures rentrèrent dans le sac.

Maintenant que les tours de passepasse sont terminés , il reste encore à signaler d'autres escamoteurs , qui , pen-

dant les troubles de la révolution , ont très-bien escamoté l'argent des gens crédules , en leur proposant un *emprunt* pour les cortès. Cette question grave n'est pas encore jugée, et nous espérons qu'elle sera décidée dans le sens des honnêtes gens. Au fait , il est reconnu qu'après une séance d'escamotage on restitue à chacun les montres et les bijoux qui avaient été *empruntés*. La représentation est finie , la toile est baissée. . . . Rendez , messieurs les escamoteurs, rendez au public ce qui lui appartient, ou sinon. . . . on verra.

---

### OFFRES DE SERVICES.

Voyant se compliquer les embarras des cortès , et sentant tout ce que leur position doit avoir de difficile , une société de *frères et amis* s'est constituée hier en convention permanente et extraordinaire , pour délibérer sur les moyens de leur être utile de la manière la plus efficace. La séance a été des plus intéressantes. Une feuille du procès verbal , emportée par le vent , est venue tomber à nos pieds sur la place de la *Révolution*. Nous l'avons ramassée. Voici ce qu'elle contenait :

UN MEMBRE.

Messieurs, jamais circonstances ne furent plus graves pour des patriotes ; jamais besoins d'assistance et de secours ne furent plus urgens que ceux de nos frères de Cadix. Je ne vois pas de meilleur expédient pour les aider que de faire , dans le plus bref délai, une nouvelle recrue *d'hommes libres*.

UN AUTRE MEMBRE.

Je n'adopte pas l'avis du préopinant. Nous ne pouvons quant à présent nous dégarnir de tous nos auxiliaires. Une occasion favorable se présentera peut-être bientôt de les mettre en activité pour notre propre compte. Nous avons

d'ailleurs vu bien malheureusement que nos *hommes libres* ne tiennent pas sur le sol Espagnol ; un seul coup de canon . . . à quoi servirait donc d'en expédier une nouvelle cargaison.

UN TROISIÈME MEMBRE.

L'honorable collègue a parfaitement raison. Je crois au surplus que nos *héroïques* amis ont moins besoin , pour le moment , de bras que de bons conseils ; aussi serais-je d'avis qu'on formât dans notre sein une commission composée des meilleures têtes , et qu'on la dépêchât de suite pour présider aux mesures que l'état actuel des choses leur commande.

UN GÉNÉRAL.

Eh ! Messieurs , le danger est-il si grand que vous vous l'imaginez ! Les cortès sont à Cadix, ils n'en *sortiront pas !* (*Profonde sensation dans le comité*). Toutefois je ne m'oppose pas à ce qu'on détache vers eux quelques-uns de nos plus forts cerveaux , et je vous réponds même que je m'offrirais de bon cœur , si des soins électoraux ne me clouaient dans mon département.

UN FINANCIER.

De bons avis sont sans doute précieux pour des gens qui sont à toute extrémité ; mais répondez , messieurs , *des hommes* et des conseils valent-ils en pareil cas de l'argent ? c'est de l'argent qu'il leur faut là bas ! sans argent , adieu la partie ! Je propose d'ouvrir une souscription à l'instar de celle de la taverne de Londres.

UN AVOCAT (*tirant son lorgnon*).

Mauvais moyen , messieurs , mauvais moyen encore ! Que produiront quelques misérables centaines de francs ? Ce qu'il faut à nos amis , le savez-vous ? c'est de se *tremp*er et de se retremper par une *énergie nouvelle* (mouvement d'approbation générale). Un roi est en leur pouvoir , à leur discrétion , à leur merci , un roi *déchu !*

qu'en faire ? . . . . ( Ici la fin de la page est entièrement raturée et illisible ; mais au verso on lit la lettre suivante en encre rouge ).

FRÈRES,

Votre position est critique, peut-être même désespérée ; mais la nôtre, pendant les *cent jours*, à l'approche de 300,000 baïonnettes étrangères, prêtes à nous culbuter jusques dans le sanctuaire de nos délibérations, était bien pire encore ; nous n'avions pas, comme vous, un roi captif à notre disposition. Réfléchissez y bien ! . . . .

Nous avons apprécié tout ce qu'un tel incident vous offre d'avantages, et, pénétrés de leur immensité, nous ne saurions trop vous engager à les exploiter jusques dans leur moindre conséquence. Il en est un surtout qui ne doit pas vous échapper ; mais, pour en jouir avec tout le fruit désirable, il vous faut un homme capable d'exécuter les ordres que vous pouvez donner à cet égard, et nous y avons pourvu, pensant qu'il n'y avait peut-être pas un Espagnol assez *héroïque* pour accomplir l'œuvre de votre *énergie nouvelle*.

Cet homme est une de ces âmes robustes et inflammables que le mot de *liberté* fait passer par dessus les vains préjugés de la nature et de la conscience. Il a fait avec distinction la campagne de 1792 à la porte de l'Abbaye, n'est pas resté les bras croisés le 21 janvier 1793, et des certificats authentiques vous prouveront qu'il a été vu, vers onze heures du soir, à l'une des portes de l'Opéra, le 13 février 1820. Nous l'avons toujours très-utilement employé ; dites-lui seulement un mot et de suite . . . .

C'est lui, Messieurs, qui vous remettra cette lettre. Renvoyez nous-le dès que vous n'en aurez plus besoin.

*Suivent les signatures.*

*Postscriptum.* Pour éviter la croisière française, notre *Pilote* qui peut disposer de quelques jours, le conduira lui-même dans la *nacelle* que nous avons à Rouen! *Courage* et *énergie*!

---

### ALONZO OU LE MIQUELET ROYALISTE.

Quelques soldats factieux venaient d'imposer à leur roi une constitution absurde, anarchique, et avilissante pour la majesté du trône. Un cri d'indignation se fit entendre dans toute l'Espagne, et retentit dans l'Europe. Les véritables Espagnols s'armèrent bientôt pour délivrer leur souverain de la tyrannie des cortès. De leur côté les révolutionnaires coururent aux armes, animés par l'espoir du pillage. L'Ibérie devint le théâtre d'une guerre civile dont l'atrocité se comprendra par qui connaît le caractère exalté des Espagnols.

Les cortès eurent leurs guérillas, et l'armée de la Foi ses miquelets. Parmi ses derniers, le jeune Alonzo se distinguait par sa valeur et la noblesse de son caractère. Tantôt à la tête de quelques braves, il attaquait à l'improviste les révolutionnaires; tantôt seul, du fond de la retraite qu'il s'était choisie, il s'élançait sur eux, et presque toujours le succès couronnait ses efforts. Jamais la vengeance n'avait souillé ses exploits. Il n'exigeait des prisonniers qu'il faisait, que la promesse de servir désormais avec loyauté leur souverain légitime.

L'armée de la Foi s'était réorganisée sous la protection de la France. Le brave général désigné pour faire le siège d'Hostalrich, dont le commandant était connu par ses talents militaires et son attachement aux cortès, avait choisi pour aide-de-camp l'intrépide Alonzo. On marcha vers la place. Tous les soldats, à la vue de cette forteresse défendue autant par la nature que par le travail des hom-

mes , firent entendre des transports de joie , et montèrent gaiement à l'assaut. Le seul Alonzo, triste, soucieux, pour la première fois paraissait redouter le danger. La cause de son chagrin secret n'était que trop légitime. Alonzo avait vu le jour à Hostalrich, et ce lieu témoin des jeux de son enfance renfermait les objets les plus chers à son cœur. Que de souvenirs à la fois doux et amers cette vue lui rappelait ! Une larme vint mouiller sa paupière ; mais le devoir l'emportant sur la nature, bientôt il suivit ses braves compagnons d'armes.

Le combat fut opiniâtre et sanglant ; mais les royalistes , obligés de céder au nombre , se replièrent en bon ordre. Alonzo, secondé de quelques amis, tenait toujours, et portait dans les rangs des révolutionnaires la terreur et la mort. Son courage avait dans cette journée sauvé la vie à son général, qui avait été grièvement blessé à la cuisse. Tout céda à la valeur d'Alonzo, lorsque le commandant d'Hostalrich se présente pour le combattre. Alonzo, frappé d'une terreur secrète, ne songea plus qu'à se défendre ; il reculait lentement en cherchant à éviter le combat. Le commandant redoubla ses attaques, et le malheureux Alonzo, mortellement blessé, vint tomber à ses pieds.

Le commandant le fit transporter dans la place ; mais qui pourrait peindre sa douleur et son désespoir en reconnaissant dans le miquelet à qui sa main venait d'ôter la vie, son fils unique, objet de ses plus chères affections !... — Vous le voyez, ô mon père ! lui dit Alonzo : j'ai suivi vos leçons.... *Dieu et le Roi!* me disiez-vous, quand un conquérant voulut soumettre l'Espagne à ses lois.... Je n'ai point oublié la devise du loyal Espagnol, et je meurs fidèle à mes sermens.... Mais vous!!! Adieu!!



---

## ÉCLATS.

Il vient de se faire dans une administration financière de merveilleuses économies. Les premiers commis, qui recevaient chaque année cinq ou six mille francs de gratification, ne seront plus gratifiés, mais on leur donne en appointemens cinq ou six mille francs de plus. Les pauvres gens ! ils se plaignent, car les appointemens souffrent une *retenue* et les gratifications n'en souffrent pas. Voyez un peu le grand malheur quand les bureaucrates influens auraient un peu plus de retenue.

---

M. Agréabilis, qui a perfectionné ses études de latin au collège de Sainte-Pélagie, vient de faire une grande découverte historique. Il prétend démontrer que les Romains connaissaient le drapeau tricolore, et qu'ils l'avaient substitué, dès Tarquin-le-Superbe, à la fameuse botte de foin, sur la proposition d'un Alexandre de Laborde de ces temps-là. A l'appui de sa thèse, M. Agréabilis cite ces paroles d'une églogue de Virgile :

Terna tibi hæc primùm triplici diversa colore  
Licia circumdo. . . . .

Comme on pense bien, M. Agréabilis n'a point cité ce vers sans faire un solécisme : au lieu de *terna*, il a mis *terno*.

---

Le célèbre Hunt a porté plainte devant les magistrats de Londres au sujet d'un combat à coups de poings, dans lequel il a reçu plus qu'il n'a donné. Son adversaire a déclaré devant la justice que lorsqu'on portait le nom de

Munt on s'exposait à être jeté par les fenêtres à chaque instant , et qu'il devait s'estimer bien heureux d'en être quitte pour quelques soufflets. Le juge a dit que c'était trop juste , et il n'en a été que cela.

---

On a été obligé de renfermer un malheureux qui a été mordu par un des rédacteurs du *Pilote* , depuis la suspension de ce journal.

---

Le *Constitutionnel* du 21 a fulminé un article épouvantable contre les *emprunts*. Tout ce qu'il dit aujourd'hui est précisément le contraire de ce qu'il disait à l'époque où les cortès demandaient l'aumône à toutes les puissances. Si le *Constitutionnel* est girouette , il est cependant conséquent : les révolutionnaires devaient être secourus , mais le roi d'Espagne doit être abandonné par les agioteurs. Que le *Constitutionnel* se calme , l'argent ne manquera pas, et les hypothèques libérales deviendront des hypothèques royalistes.

---

Un moribond , attaqué d'une fièvre cérébrale , demandait de la glace pour calmer la chaleur de sa tête. On n'en avait pas sous la main. Heureusement qu'il se trouva là un numéro du *Miroir* ; on s'en servit, le remède fit son effet , et la chaleur fut éteinte.

---

Le *Constitutionnel* annonce que plusieurs habitans de Beaune ont offert à M. Manuel une médaille d'or. Il est bien heureux pour les Beaunois que Piron ne soit plus de ce monde , car il aurait demandé qu'on gravât un chardon sur le revers de la médaille.

---

Les misérables geoliers de Ferdieand, viennent de jeter le masque ; ils ont poussé le délire si loin, que la déchéance du roi a été prononcée ; ces bêtes féroces se sont mutuellement repassé le sceptre et la couronne ; trois souverains ont été nommés dans la même journée, et leur victime aura sans doute encore approuvé ces nominations ! On a déclaré que le roi avait *perdu la tête* ; que les cortès *prennent garde à la leur !!*

---

On assure que M. Pépé, non moins philosophe que Denis le tyran, vient d'ouvrir une école de danse en Catalogne, et que Mina prend leçon chez lui. L'écolier est déjà presque aussi fort que le maître. Il se distingue surtout dans les chassés et les jetés-battus.

---

Vous ne savez pas ? La constitution espagnole retourne au pays. — Et où va-t-elle donc ? — A Ceuta, *en Barbarie.*

---

L'un des membres de l'infâme régence qui a proclamé la déchéance de l'infortuné Ferdinand se nomme *Cicer*. Les amis de cet intéressant *patriote* assurent qu'entre lui et son homonyme romain il existe beaucoup de rapports. Nous n'en voyons qu'un de possible entre *Cicer* et *Cicéron*. On sait de quelle manière mourut ce grand homme.

---

Si l'on en croit le *Morning-Chronicle* et le *Constitutionnel* son écho, les taillandiers de Londres ont contribué les premiers à la souscription ouverte en faveur des jacobins d'Espagne. Cela n'est pas étonnant : les taillandiers fabriquent des instrumens tranchans, et savent bien qu'on en a un grand débit avec des *révolutionnaires.*

---

Indigné qu'une flotte française se permette de croiser devant Cadix, un partisan de *l'énergie nouvelle* vient de faire hommage de son *lorgnon* à l'assemblée des cortès. Il prétend que c'est absolument comme s'il leur offrait le *miroir* d'Archimède.

La révolution se trouve parquée dans Cadix. Les habitants de cette ville vont regretter la *fièvre jaune*.

Un des bourreaux de Ferdinand vient d'écrire à l'un de nos patriotes : « Eh bien, mon cher ami, nous avons *fait* « *perdre* l'esprit à notre roi ! — Bravo, répondit celui-ci ; « maintenant faites-lui *perdre* la tête ! »

La police a saisi les auteurs et imprimeurs de certaines chansons qui étaient dirigées contre notre armée. Voilà encore des empoisonneurs publics qui vont aller à Sainte-Pélagie, et qui jetteront les hauts cris, taxeront le gouvernement d'arbitraire, publieront des brochures et trouveront à Paris,

Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire.

### ANNONCE.

N. Marc, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 4, à l'honneur de prévenir le public, qu'il vient d'acquérir le restant de l'édition des parties suivantes du Voyage de MM. de Humboldt et Bonpland, qui manquaient dans le commerce depuis plusieurs années.

1°. *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, in-8°. Tomes 1 et 2.

2°. *Relation historique du Voyage*, première livraison, in-4°. et atlas in-folio.

Et la propriété des *Vues des Cordilières et monumens des peuples indigènes de l'Amérique*, 2 vol. in-8°. , avec 19 planches, dont plusieurs coloriées.

On peut aisément se procurer à sa librairie l'édition complète in-8°. et in-4°. , avec ou sans les atlas, ainsi que des exemplaires complets ou des parties séparées de la grande édition.

---

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.